

Dans une période de lutte généralisée, ils comptaient pour du beurre. Comment expliquer cela ?

*L'alliance avec les couches moyennes.* C'est l'argument massue du PCF. Sans l'alliance avec les couches moyennes, la classe ouvrière est isolée. Il faut donc les gagner. Soit. Nous sommes tout à fait d'accord. Toute la question est de savoir comment. Reprenons l'exemple de mai 68 : où étaient les couches moyennes à ce moment là ? Pour une large part, elles s'étaient lancées dans l'action aux côtés de la classe ouvrière, entraînées par la grève générale. Elles entrevoyaient la possibilité d'un monde différent. Pour une autre part, elles attendaient l'issue de la confrontation inactives, éparpillées, poussières impuissantes, incapables de rassembler leurs forces défaillantes : la grève générale avait mis face à face la classe ouvrière et l'Etat bourgeois. Il n'y avait plus entre ces deux forces de couches intermédiaires formant tampon. Les couches moyennes avaient été soit ralliées à la lutte et à la force des travailleurs, soit neutralisées. Mai 68 a montré que le poids électoral des couches moyennes en période « normale » ne correspond pas à leur rôle dans la société. En période calme, elles votent pour la droite ou pour des partis réformistes bourgeois comme le parti socialiste. Mais ce parti, il l'a montré maintes fois, gère les intérêts de la bourgeoisie quand il arrive au pouvoir. Le PS, comme le parti radical, compte les voix des couches moyennes mais ne représente pas leurs intérêts. Quand la crise de la société capitaliste éclate en convulsions sociales, les couches moyennes s'alignent sur l'une ou l'autre des deux forces fondamentales dans la société : la bourgeoisie ou la classe ouvrière.

*Illusion ! Voyez le raz de marée gaulliste en juin 68.* Ça prouve bien que... oui, ça prouve une chose : les dirigeants du mouvement ouvrier n'ont pas saisi l'occasion fugitive dans le temps, mais réelle, d'asséner à la bourgeoisie un coup terrible. Les dirigeants du mouvement ouvrier ont échangé la massue de la grève générale contre le miroir aux alouettes des élections. La classe ouvrière paralysait l'économie et occupait les usines, faisait chanceler l'Etat. Loin de lui donner des perspectives de pouvoir, ils ont organisé la reprise du travail sur les maigres résultats de Grenelle, ils ont orchestré le reflux. Ce reflux leur est revenu en pleine figure comme un boomerang le jour des élections : décontenancées, les fameuses couches moyennes se rangeaient à nouveau du côté du plus fort. Des centaines de milliers de « citoyens passifs » qui s'étaient terrés en mai 68, ressurgissaient en juin, électeurs actifs, restaurateurs de l'ordre, un bulletin de vote UDR à la main. En fait, ils ne restaurèrent rien. Ils accouraient seulement au secours du vainqueur. Ils entraînaient avec eux une fraction ouvrière de l'électorat du PCF, déboussolée par le brusque retournement de situation et l'absence de perspectives de la part des organisations ouvrières.

Les dirigeants du PCF n'ont apparemment pas compris la leçon de cette expérience. Prisonniers de leur vision électoraliste, ils ont remis sur le métier l'ouvrage de l'unité de la gauche.

*L'unité dernière un Wilson français !*

Il faut éviter le retour des désordres qui feraient peur aux couches moyennes et les pousseraient dans les bras de la droite, ne cessent de répéter les dirigeants du PCF. C'est pourquoi les « fauteurs de troubles » ne pouvaient qu'être inspirés par le pouvoir. Là est l'explication de la théorie du complot. L'unité à laquelle travaillent dans l'ordre et le calme, les directions du PCF et de la CGT, n'a rien à voir avec l'unité des travailleurs